

YVES SAINT-GEOURS*

L'évolution démographique de l'Équateur au XIX^e siècle

Malgré les apparences, l'histoire démographique de l'Équateur au XIX^e siècle reste à faire, du moins pour l'époque républicaine. Pourtant, nous avons beaucoup de données et nous autres, historiens de cette période, avons utilisé les diverses évaluations qui sont à notre disposition. Nous devons aussi prendre en compte les travaux pionniers de M.T. Hamerly – qui nous donne une vision précise de l'époque de l'Indépendance – et de Julio Estrada Ycaza.

Mais, presque toujours, il faut mettre en doute les sources utilisées, car elles sont peu fiables : elles sont, selon nous, aussi précises qu'inexactes, donnant des chiffres jusqu'à la dizaine d'habitants, chiffres fondés sur des calculs faux.

Par ailleurs, il convient de s'interroger sur les idées communément admises au sujet de l'évolution démographique du pays, principalement en ce qui concerne les décennies qui suivent l'Indépendance. Nous pensons qu'au contraire de la Bolivie, la population équatorienne, si elle souffre effectivement d'une évidente stagnation durant les vingt premières années du XIX^e siècle, connaît ensuite une croissance réelle et soutenue qui la fait entrer tôt dans une phase nouvelle, pas encore de « transition démographique », mais plus d'« ancien régime démographique ». Cette situation originale doit bien sûr être mise en relation avec l'économie et le développement des forces productives.

Loin de prétendre, dans ce bref exposé, résoudre les problèmes en suspens et donner des chiffres définitifs, nous nous proposons de réfléchir sur les sources exploitées ou à exploiter, de faire un bilan global et d'ouvrir quelques pistes pour des recherches plus précises.

I. LES SOURCES DE L'HISTOIRE DÉMOGRAPHIQUE

Alors que, pour la période coloniale, on peut utiliser les différentes sources que la très bureaucratique administration espagnole met à notre disposition (« visites », rapports d'officiers de la Couronne, comptabilité fiscale pour le

(*) Directeur de l'IFEA - Lima, Pérou.

paiement du tribut), la situation est très distincte pour le XIX^e siècle. Il n'y a plus d'administration et l'Etat national en formation, encore bien faible, n'a pas les moyens nécessaires pour recenser vraiment la population du pays. Sans doute, grâce au tribut indien jusqu'aux années 1850, aux recensements qui durant les guerres d'Indépendance, servent à faire des réquisitions, des calculs sont possibles, mais ces données sont éparses et controuvées : on fait croire que la province est peu peuplée pour amoindrir les prélèvements ou, au contraire, on augmente le poids démographique et, ainsi, le poids politique (Yves Saint-Geours, 1984, p. 7).

Jusqu'à présent, les sources les plus exploitées ont été les évaluations des gouverneurs de province, ministres de l'Intérieur, des diplomates et des voyageurs. C'est sur ces bases que sont construites les courbes démographiques. A l'évidence, si elles indiquent utilement les tendances, elles ne peuvent en aucun cas être considérées comme exactes ; et, pour des raisons simples : elles aussi sont controuvées et n'ont pas été élaborées de façon rationnelle. Le bon sens le démontre quand les variations entre deux années qui se suivent atteignent de 50 à 60 % (Yves Saint-Geours, 1984, p. 7).

En 1873, le ministre de l'Intérieur évalue à 450 000 habitants la population de la Sierra du centre et du nord. L'année suivante, le consul de France à 703 000. Qui croire ? De Teodoro Wolf à Pedro Fermin Cevallos en passant par les voyageurs, il faut prendre les chiffres avec la plus grande réserve.

Par conséquent, il faut donc bien utiliser d'autres sources. On dispose de divers travaux pour la fin du XVIII^e et le début du XIX^e (M.T. Hamerly, 1973, R.D.F. Bromley, 1977). Après, plus rien ou presque. De quoi peut-on donc se servir ? D'abord, les valeurs sûres, c'est-à-dire les registres de baptêmes, mariages et décès et, en général tous les documents de l'état civil qui, pendant presque tout le siècle est entre les mains de l'Eglise. C'est seulement grâce aux registres paroissiaux qu'on peut élaborer des séries statistiques. Ils sont aussi très utiles pour comprendre la « vision ethnique » que les élites ont de la société. Mais, c'est interminable et, si l'on considère les migrations, de tels documents sont d'un usage malaisé. Cependant, ils peuvent donner, comme pour le cas de Loja (M. Minchom, 1983, pp. 167-169), d'excellents résultats.

D'autres documents intéressants peuvent être les recensements (Section Empadronamiento des Archives Nationales de Quito). Il n'y eut guère de recensement exhaustif mais, parfois, des recensements provinciaux et, plus souvent, cantonaux (1861, 1865, 1899, 1906). Ils peuvent être suffisamment détaillés pour permettre la construction de la pyramide des âges, l'analyse des métiers, le calcul du sex-ratio... Mais, ils sont tout de même rares et leur utilisation est problématique. De plus, leurs normes diffèrent.

Dans les villes, les livres de *cabildo* et, bien davantage, l'analyse des plans cadastraux, assortis de coefficients de conversion, peuvent être utiles.

Dans les campagnes, les livres d'*hacienda* autorisent des calculs qu'on doit corrélérer avec les chiffres des rôles destinés au prélèvement de l'impôt de un pour mille sur les propriétés (séries existantes pour la deuxième moitié du XIX^e siècle

aux Archives du Ministère des Finances). Mais, ils ne peuvent servir que pour de petites régions.

Enfin, malgré les innombrables exclusions du vote, les listes électorales donnent quelques pistes, si on les complète par d'autres documents comme les évaluations sur la population indigène.

En résumé, c'est de l'exploitation des diverses sources et de leur recouplement qu'on peut espérer bâtir un tableau plus ou moins exact de la population. Bien entendu, ce travail est à peine commencé. Cela n'empêche pas de faire l'ébauche de l'évolution démographique au XIX^e siècle grâce à des échantillons et par la comparaison de ces diverses sources.

II. LES GRANDS MOUVEMENTS DÉMOGRAPHIQUES

Comme on le sait, à la fin de l'époque coloniale, plus de 90 % de la population se trouvaient dans la Sierra, et plus des deux tiers dans la Sierra du centre et du nord (Tableau II). C'est pourquoi, il faut s'intéresser d'abord à la situation dans la Sierra, du moins pendant la première partie du siècle.

En effet, il n'est pas possible de prendre un « long » XIX^e siècle comme un tout. On peut diviser la période en trois parties : de 1780 à 1830, de 1830 à 1870, et de 1870 à 1930.

A. L'Indépendance et les premières décennies de vie républicaine

Bien que certaines régions de l'Équateur aient eu sans doute, comme Loja et l'Imbabura, un rôle de refuge (M. Minchom, 1983, p. 163), il paraît certain que la Sierra a été une région dévastée dans les premières décennies du siècle. Cependant, les recherches sur cette question laissent une impression contradictoire.

a) Une série de catastrophes (1)

Les guerres de l'Indépendance, avec leurs séquelles d'emprunts forcés, de réquisitions en hommes, en produits et animaux, de destructions de toute sorte, laissèrent désolée une région déjà touchée auparavant. Il y eut, en effet, un grand nombre d'épidémies à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles (rougeole en 1780 et variole en 1816 parmi les plus importantes), qui provoquèrent pour le moins une stagnation de la population. Signalons d'ailleurs que la rougeole affectait plus les Indiens que les Blancs.

C'est aussi l'époque des grands tremblements de terre et des éruptions volcaniques (Cotopaxi, Tungurahua), qui détruisent brusquement toute une région. De ce point de vue, la Sierra n'est à l'abri ni avant, ni après l'Indépendance. Selon les recensements de l'époque, le séisme qui détruisit

1. Les pages qui suivent sont tirées de Yves Saint-Geours : « La Sierra centro-norte 1830-1875 », à paraître dans la *Nouvelle Histoire de l'Équateur*, Corporation Editora Nacional, Quito.

CUADRO No. 1

LAS PRINCIPALES CIUDADES DEL ECUADOR 1780 - 1920

YVES SAINT-GEOURS

	Guayaquil	Babahoyo	Portoviejo	Ibarra	Quito	Latacunga	Ambato	Riobamba	Cuenca	Loja
1780	8.000				25.000				18.000	4.700
1825	16.000				24.000	2.200	2.200	2.500	9.000	
1836								3.600		
1840	13.000						4.000		17.000	6.800
1858					27.900					
1861	15.000									
1875	25.000									7.500
1886					39.600					
1891	45.000			6.000		10.000	10.000	12.000		
1900	60.000									
1909		4.000	6.000		50.000					
1913										
1920	90.000			7.000	70.000	14.000	13.400		30.000	12.000

FUENTES: J-P Deler, J. Estrada, M.T. Hamerly, Guía de 1909, M. Michom, Y. Saint-Geours, op. cit. . . .

Riobamba en 1797 provoqua 12 000 morts ; 4 877 dans la ville, soit 60 % de la population estimée en 1780 (R.D.F. Bromley, 1979, p. 293).

Enfin, il convient de signaler que la guerre n'a pas frappé aveuglément la population. S'il y a une chute démographique, c'est surtout une mortalité masculine, comme l'indique le « sex-ratio » de 67,3 % et de 61,8 % pour Latacunga et Riobamba dans le recensement de 1825, alors qu'il était respectivement de 87,4 % et de 70,5 % en 1780 (R.D.F. Bromley, 1979, p. 293).

La récession généralisée présente aussi d'autres aspects : la conjonction de catastrophes naturelles (destruction des récoltes due à des pluies de cendre) et de mauvaises conditions climatiques (périodes de grande sécheresse qui succèdent à d'autres d'excessive pluviosité, favorisant les maladies de la pomme de terre), provoqua de grandes disettes avec toutes leurs conséquences, y compris les épidémies et les migrations vers la côte.

Bref, si l'on se réfère aux estimations les plus sérieuses, celles des historiens (M.T. Hamerly ou R.D.F. Bromley), et non celles des diplomates et des gouverneurs de province, on constate que la Sierra connaît, vers 1825-1830, un nadir démographique.

b) *La ruralisation*

La crise urbaine et le retour à la campagne furent quelques-unes des principales conséquences de cet effondrement démographique et jouèrent un rôle essentiel dans la mise en place des futures structures économiques et sociales. L'armature urbaine de la Sierra était assez solide : à chaque vallée sa ville. Les villes se dépeuplèrent (voir Tableau I). Quito pouvait avoir 25 000 habitants en 1780 ; elle n'en avait pas plus de 20 000 en 1840, alors que la situation s'était déjà améliorée. De 1780 à 1825, Ambato passa de 4 000 à 2 200 habitants. Latacunga de 3 400 à 2 200 et Riobamba de 7 600 à 2 500, atteignant 3 600 habitants en 1836 (R.D.F. Bromley, 1979, p. 36). Ibarra fut peut-être la seule cité à ne pas connaître une telle chute : l'augmentation de la population y fut probablement la conséquence du caractère frontalier de la ville. Bien entendu, ce sont les villes qui sont les premières touchées par la crise : les hommes sont enrôlés dans les armées ou fuient dans les campagnes pour éviter la conscription, les tremblements de terre détruisent les grands édifices et tuent ainsi un grand nombre de personnes. Lieux où se décident les combats pour le contrôle des territoires, endroits de propagation des épidémies..., tout contribua à mettre à mal un système urbain qui était déjà parasitaire à l'époque coloniale. Dans ces conditions, le poids démographique de la campagne augmenta relativement dans la mesure où, face à un milieu hostile, elle semblait une structure d'accueil.

A cette époque, malgré l'existence de grandes haciendas, certaines zones (les alentours d'Otavallo, Cotacachi et Ambato par exemple), ont une infinité de petites propriétés. Les *hacendados* cherchèrent donc, par tous les moyens, à limiter ces propriétés ou à réduire au « servage » ces paysans libres. Parallèlement, la conjoncture répulsive de la Sierra du centre et du nord donne une nouvelle dimension à l'ancienne tradition de migration vers les terres basses. Cette migration est essentiellement masculine et paysanne, et elle affecte, par-

dessus tout, les paroisses situées à l'ouest des vallées inter-andines. Sans doute, la Sierra centrale fut-elle alors plus touchée que le Nord du pays, au moins durant les premières décennies du XIX^e siècle. Après 1860, le Nord sera touché à son tour par ce type de mouvement : migrations de la ville vers la campagne et, à un moindre degré, de la campagne vers la côte. De tels mouvements, loin d'être incompatibles, dénotent un changement profond des conditions d'existence. En 1841, Ambato, Latacunga et Riobamba, ne représentent pas plus de 5 % de la population de leur région, contre 10 % en 1780 (R.D.F. Bromley, 1979, p. 36). Bien que les villes ne perdent pas leurs fonctions, il est indiscutable qu'elles n'ont plus la même influence. Dans une économie transformée, la campagne a moins besoin d'elles.

Peut-être aussi y a-t-il des changements dans le comportement des habitants. Beaucoup d'entre eux vont et viennent de la campagne à la ville, s'installant dans des zones proches de cette dernière.

B. La récupération (1830-1870)

La période comprise entre 1830 et 1870 apparaît comme un moment de récupération et de transition vers de nouvelles structures.

Cependant, les catastrophes continuent : Cayambe en 1859, l'Imbabura en 1868 (plus de 10 000 morts), Latacunga en 1876, 1877... De telles calamités ont un impact démographique évident ; elles provoquent aussi une redistribution des terres, comme on peut le constater en Imbabura après 1868, et un effort de la part des *hacendados* pour contrôler la main-d'oeuvre à la suite de la mort de nombreux péons. L'histoire des mentalités face à ces tremblements de terre reste encore à faire. La vision, fréquente à cette époque, de l'Equateur comme un corps en dissolution, ne doit pas nous étonner.

L'Equateur, en 1873, comptait sans doute quelque 800.000 habitants. Le pays avait connu une croissance notable, autour d'1 % annuel. Les guerres civiles, nombreuses, tuent peu ; les épidémies tendent à disparaître comme le remarquent souvent les gouverneurs de province (2), grâce aux vaccins. Les villes retrouvent leurs habitants et, à partir de ce moment-là, le progrès paraît constant. En 1860, Quito dépasse 30 000 habitants, Cuenca 20.000, Ibarra, Latacunga, Ambato et Riobamba, 8.000 (voir Tableau I). Se forme alors l'axe central et structurant de l'espace national, avec des cités relativement importantes.

Bien sûr, l'évolution est déjà très différente entre les diverses régions, comme l'indique le tableau II. En réalité, c'est la Sierra centrale qui souffre d'une certaine stagnation (pauvreté, migrations), tandis que le reste du pays connaît une croissance, évidemment de plus en plus forte sur la côte.

2. Par exemple, dans *El 6 de marzo*, n° 147 du 15 août 1854.

ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE DE L'ÉQUATEUR

Tableau II
Evolution de la distribution régionale de la population
1780 - 1909 : pourcentage

	1780	1840	1909	1909/1780
Costa : Manabi-Esmeraldas	2,35	5,86	9,16	+ 6,81
Guayas-Litoral Sur	5,22	9,16	21,26	+ 16,04
Sierra : Sierra Norte	26,02	23,79	20,60	- 5,42
Sierra Central	41,48	38,56	24,93	- 16,55
Sierra Sur	24,93	22,69	24,03	- 0,90
	100	100	100	

Source : J.-P. Deler, *op. cit.*, p. 142.

Déjà, certaines régions, comme Loja, ont une très forte croissance, due à un dynamisme naturel exceptionnel (Y. Saint-Geours, 1984, p. 219), avec des taux de natalité qui atteignent 50 % et des taux de mortalité qui peuvent baisser jusqu'à 20 %.

Ce mouvement de récupération s'amplifie après 1870 avec une véritable expansion démographique.

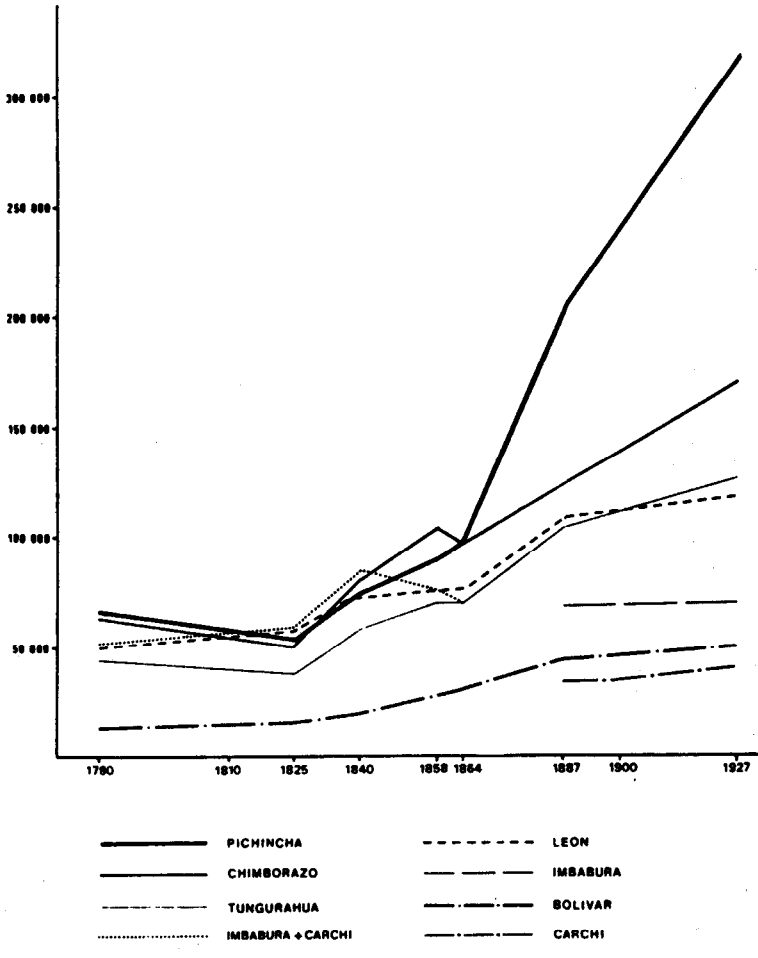
III. L'EXPANSION (1870-1930)

Nous ne pouvons étudier ici ce qui, pour beaucoup d'auteurs (3), fut le mouvement démographique le plus important de l'époque pour l'Équateur : le « décollage » de la côte, provoqué aussi bien par le « pôle positif du Manabi » que par le « fort courant migratoire venu de la partie la plus peuplée de la Sierra » (Jean-Paul Deler, 1983, p. 175). Le Tableau II atteste amplement les changements dans les équilibres régionaux.

Nous pensons que ce changement, et les migrations qui le provoquèrent, ne furent pas seulement dus à une crise de la Sierra. En effet, plus qu'une récession économique généralisée, nous voyons une forte croissance démographique dans la Sierra car, quels que soient nos doutes sur les chiffres, au moins faut-il reconnaître qu'ils démontrent cette tendance. La population triple en soixante-cinq ans, ce qui, de toute façon, est exceptionnel pour l'époque. Si la côte croît plus rapidement, la Sierra ne cesse pas d'être un espace densément peuplé (voir graphique).

3. Archives du Ministère des Affaires Étrangères (Quai d'Orsay), *Correspondance Consulaire et Commerciale*, Vol.6, folio 110.

POBLACION POR PROVINCIAS
1780 - 1927
SIERRA NORTE



FUENTES. M.T. Hamerly, J. Estrada, P. Fermín Cevallos, I. Paviolo, Informes de los ministros del Interior (1858, 1864, 1900)

Par ailleurs, la croissance des villes et la diversification de leurs fonctions est un fait essentiel pour les structures du pays. Malgré les différences, on voit que chacune de ces villes est en mesure d'organiser l'espace local et de créer un marché urbain qui a pour effet de développer l'élevage laitier, la culture maraîchère, l'artisanat, etc. autour d'elle. S'il n'y eut pas de transformation brutale ni de boom économique, la croissance est néanmoins importante et assure la domination d'une ville comme Quito sur toute la région de la Sierra du centre et du nord. Il faut remarquer combien croît la province de Pichincha (voir graphique) : elle profite certainement des débuts d'une révolution sanitaire ; elle reçoit aussi une partie des migrants.

Quelques échantillons pris dans les recensements de 1899 et 1906 indiquent que Quito et ses alentours connaissent une croissance soutenue due autant au croît naturel (2 % l'an) qu'aux migrations. La ville est supplantée par Guayaquil à la fin du siècle, mais elle ne souffre d'aucune baisse démographique, bien au contraire.

La Sierra apparaît donc comme un espace très urbanisé, beaucoup plus que les pays voisins : « Au début du XIX^e siècle, avec plus de 12,68 % de la population dans les villes de plus de 20 000 habitants, l'Équateur dépasse nettement le Pérou et la Colombie (6,29 % et 7,44 % respectivement) » (Jean-Paul Deler, 1983, p. 182).

Cette urbanisation, accompagnée par l'amélioration des voies de communication, a des conséquences très importantes pour les structures économiques et sociales : elle rend mobile la main-d'œuvre, développe les activités des campagnes et, par conséquent, le rôle de l'hacienda. Elle transforme aussi les couches sociales en permettant, avec la croissance du commerce, l'augmentation progressive du nombre de marchands et de transporteurs, qui forment alors un groupe intermédiaire et métis bien différencié par leurs intérêts propres. En tous cas, le travail à la ville est plus intéressant pour les Indiens ; le salaire du *concierto* d'hacienda est d'un demi réal, celui du paysan libre d'un réal, et celui de l'employé urbain de deux réaux, déjà en 1875 (4).

Enfin, si nous partageons pleinement la vision de Jean-Paul Deler sur l'inégale intégration à l'espace national et la hiérarchisation des villes autour de l'axe Quito-Guayaquil (avec une bicéphalie urbaine), il est nécessaire de noter que les régions marginales de la Sierra, en particulier le sud, ont encore une croissance démographique soutenue (voir Tableau II).

Bien entendu, cela pose un problème. En Azuay, une forte population rurale, avec des activités artisanales, parvient à se maintenir. A Loja, la population croît beaucoup dans un espace relativement peu peuplé. Peut-être ces régions parviennent-elles à un certain équilibre démographique et économique. Dans la Sierra centrale, ce n'est pas le cas.

4. A ce sujet, voir le chapitre du livre de Jean-Paul Deler, 1981, *Croissance démographique et nouvelle distribution régionale de la population*.

CONCLUSION : UNE APPROXIMATION

Si l'on reprend les chiffres qu'approximativement nous pouvons construire, nous parvenons au tableau suivant pour le pays, sans oublier que les équilibres régionaux changent :

Tableau III
Population de l'Equateur : 1780 - 1930
Une approximation

1780 =	450 000	
1825 =	480 000	
1840 =	650 000	
1870 =	800 000	
1890	1 100 000	+ 37,50 %
1910 =	1 500 000	+ 36,36 %
1930 =	2 000 000	+ 33,00 %

Cela signifie, pour la période 1870-1930, une augmentation annuelle supérieure ou égale à 1,5 %, due presque exclusivement au croît naturel.

Cette croissance est évidemment très différente suivant les régions. Mais, les échantillons étudiés démontrent que, presque partout, il n'y a plus de clochers de mortalité comme dans l'ancien régime démographique (sauf peut-être sur la côte où il faut attendre le XX^e siècle pour que soient erradiquées des maladies comme la fièvre jaune).

Ainsi, l'espace équatorien apparaît-il très urbanisé et en « décollage » démographique.

Ces deux affirmations ne laissent pas de poser des questions que je veux soumettre à la discussion. Comment comprendre les plaintes incessantes des *hacendados* contre le manque de main-d'oeuvre ? C'est-à-dire, quel type de marché de l'emploi pouvait-il exister en relation avec les haciendas ? Comment mettre en relation la permanence d'une forte population dans la Sierra avec la vision d'une région en crise ou, pour le moins, en état de faible croissance économique ? Quels rapports pouvaient donc avoir les mouvements économiques avec l'évolution démographique, quand ils paraissent se contredire ? Comment, enfin, mettre en relation la présence de villes importantes avec la structure économique, sociale et politique dominante : l'hacienda ou la plantation ? A ces questions, les réponses me paraissent encore partielles.

BIBLIOGRAPHIE DE BASE

- R.D.F. BROMLEY, 1977. *Urban Growth and Decline in the Central Sierra of Ecuador, 1768-1940*. Ph. D. University of Wales.
- R.D.F. BROMLEY, 1979. *The fonctions and development of « colonial » towns : urban change in the Central Highlands of Ecuador, 1768-1940*, Transactions, New series, vol.4 (1).
- R.D.F. BROMLEY, 1979. *Urban-rural demographic contrasts in Highland Ecuador : town recession in a period of catastrophe 1778-1841*. Journal of Historical Geography, 5, 3.
- DELER (J.P.), 1981. *Genèse de l'Espace Equatorien*, Institut Français d'Etudes Andines, Paris.
- ESTRADA YCAZA (J.), 1977. *Regionalismo y Migración*, Archivo Histórico del Guayas.
- HAMERLY MICHAEL (T.), 1973. *Historia social y económica de la provincia de Guayaquil, 1763-1842*, Archivo Histórico del Guayas.
- MINCHOM (M.), 1983. *The making of a white province : demographic movement and ethnic transformation in the south of the Audiencia de Quito (1670-1830)*, Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines, 3-4, pp. 23-39.
- MINCHOM (M.), 1983. « Historia demográfica de Loja y su Provincia desde 1700 hasta finales de la Colonia », *Cultura*, Banco Central del Ecuador, vol.5, n° 15, pp. 149-169.
- LUIS (T.) PAZ y MIÑO, 1938. « La distribución geográfica de la población del Ecuador », en *Realidades Ecuatorianas*, Editorial Universitaria, Quito, pp. 93-122.
- SAINT-GEOURS (Y.), 1984. « La sierra du Nord et du Centre en Equateur : 1830-1975 », *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines*, XIII, n° 1-2, pp. 1-15.
- SAINT-GEOURS (Y.), 1983. « La provincia de Loja en el siglo XIX », *Cultura*, Banco Central del Ecuador, Vol.V, n° 15, pp. 209-233.
- Comme introduction, se référer à MICHAEL (T.) HAMERLY : « La demografía histórica del Ecuador, Perú y Bolivia : une bibliografía preliminar », *Revista del Archivo Histórico del Guayas* n° 6, Guayaquil, 1974, pp. 24-63.